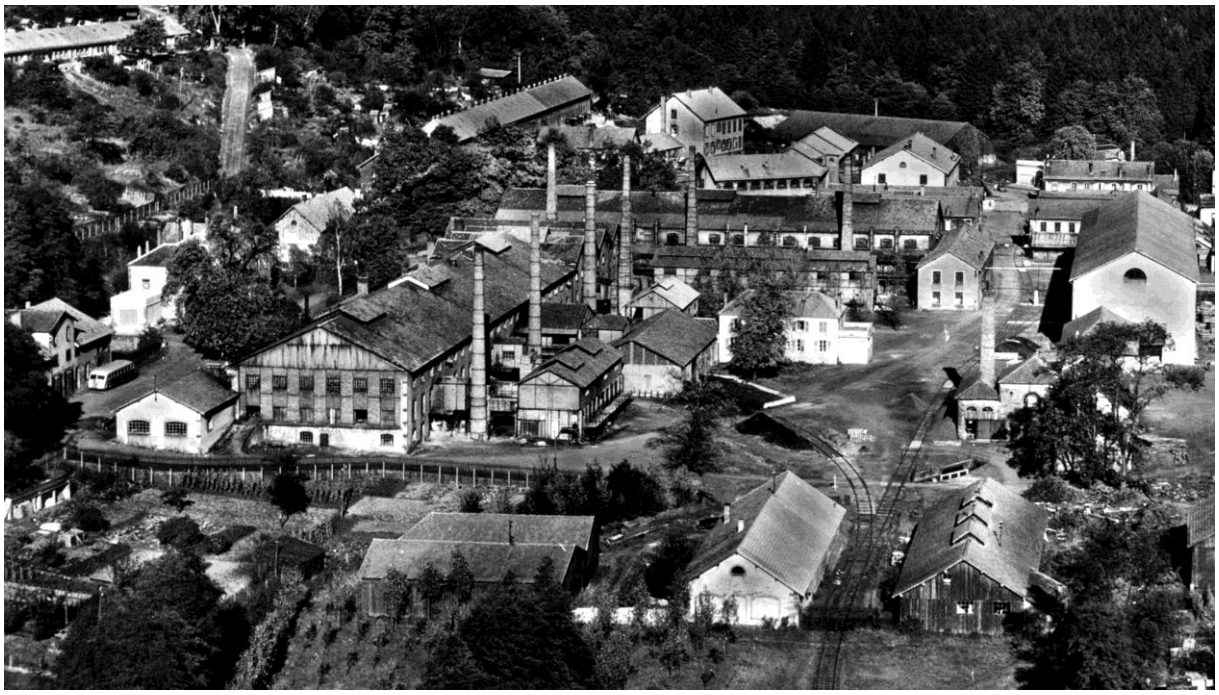
Le chantier de recherche des étudiants de nos masters à la cristallerie de Vallérysthal (Moselle), 21-23 mars 2014

Comme chaque année à pareille époque, les étudiants du master 1 « gestion et animation des patrimoines » se sont rendus sur un site chargé d'histoire industrielle pour y mettre en pratique les connaissances acquises en cours. La qualité du travail réalisé par la promotion 2013-2014 sur la faïencerie de Niderviller[1] avait déterminé les instances locales (la communauté de communes de la Vallée de la Bièvre et le Musée de Sarrebourg) à nous soutenir dans une nouvelle mission sur la cristallerie de Vallérysthal. Le lieu se projette au cœur du manteau forestier qui épouse comme un gant les Vosges gréseuses, faites de grains de quartz source de matière première. Deux étudiantes du master « histoire des économies et des sociétés industrielles en Europe » se sont jointes à l'aventure.



Le point de départ de l'enquête est cette photographie représentant la vue panoramique de ce qui ressemble fort à une « colonie industrielle », éditée dans la série « documentation aérienne pédagogique Lapie[2] » (vers 1955). L'usine occupe les trois quarts du champ de la photographie, elle vous saisit par la juxtaposition de vastes halles dans une disposition orthonormée et les neuf cheminées géantes, dont plusieurs avaient comme fonction d'assurer le tirage des fours. Les deux barres en haut à gauche de l'image sont celles de cités ouvrières dont nous aurons à reparler. D'emblée ce cliché fait surgir des problématiques : comment cette usine tentaculaire a-t-elle été édifiée, quel en a été le développement du bâti dans l'espace et dans le temps ? Quelles fonctions hébergeaient les différents corps de bâtiments ? Quel était le rôle des voies de flux, le chemin de fer et – plus discret sur la photo – le canal ? Que reste-t-il de ce télescopage de bâtiments usiniers ? Pourquoi cette déferlante destructrice ces dernières décennies ? Les traces archéologiques des parties disparues peuvent-elles être encore détectées ? Et c'est d'ailleurs un excellent exercice de

[1] Publication sommaire dans « Les Actes du CRESAT » 11, p . 127-142), publication détaillée dans la revue 50sept (revue culturelle du Conseil général de Moselle), 22, 2014, p. 56-67

[2] Les Applications Photographiques d'Industrie et d'Edition

travaux pratiques en arpentant le terrain que de surligner, sur la photo confrontée au paysage actuel, les constructions encore existantes.

Les premiers contacts avec le site et la visite des intérieurs (en délégation restreinte le 4 octobre 2013) nous avaient livré une foule d'impressions, et des pistes d'enquête se sont très vite dégagées : les fours, les procédés industriels, les moules, les produits… Tous ces éléments joints nous ont conduits à organiser la recherche autour de sept thèmes :

Thème 1, l'approche architecturale de la grande halle : Sarah, Rozen et Emma

Thème 2, l' "auscultation" des fours : Nicolas & Sébastien, Eric, Laura Finance.

Thème 3, l'étude du process industriel, avec une attention particulière portée sur les collections de moules : Laura Fawer, Manon, Leslie

Thème 4, l'étude des produits de la cristallerie : Mathilde, Alizée

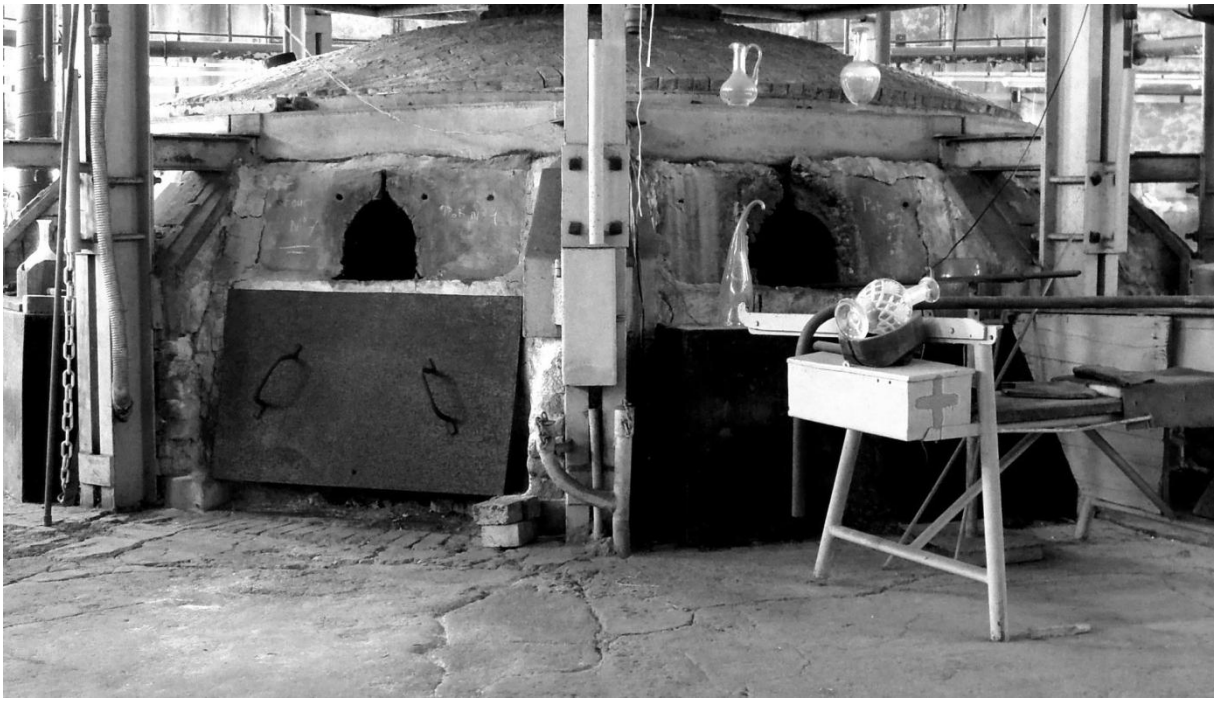
Thème 5, les divers bâtiments remarquables de la colonie industrielle : Amandine, Laura Adam, Alexandra

Thème 6, l'évolution dans l'espace et dans le temps de la colonie industrielle : Maïté et Anne-Carole (M1 d'histoire)

Thème 7, une enquête auprès des anciens du village et des villages alentours sur leur vécu, sur leur perception du patrimoine : Lonnie, Léa.

Placées devant l'énormité de la tâche que faisait pressentir l'analyse des architectures, Sarah, Rozenn et Emma se donnèrent un objectif réaliste : produire une vue en élévation de la façade sud de la grande halle (celle qui apparaît dans la moitié gauche de la photo, jalonnée par quatre cheminées). Armées de mires et d'un ruban gradué de 50 mètres, elles en notèrent les ouvertures, les avancées, attentives aux caractéristiques architecturales (brique, pierre de taille, moellons, rôle du métal…), à telle chaîne d'angle "fossiles" noyée dans un mur... Le document qu'elles ont produit, joint à leur analyse, montre bien la juxtaposition d'une partie ancienne à droite – marquée sur la photo par la toiture en trois bâtières accolées, elle hébergeait, aux derniers temps, la taillerie – et de la halle plus récente. La façade de cette dernière porte en elle, en outre, les stigmates de la présence des fours, rattachés aux quatre grandes cheminées disparues (à l'exception d'une seule). Une problématique plus ciblée se présentait dès lors : dater avec plus de précision les phases de construction de cet ensemble. A cet effet, une délégation se rendit le 31 mars aux archives départementales (section archives économiques) à Saint-Avold. Malgré la compilation de nombreux documents, livres, registres (actes juridiques, brevets, état des immeubles et des biens, délibérations des C.A….), nous n'avons pas trouvé d'informations sur la construction, ni aucun plan, ni pour la partie ancienne du bâti ni pour la grande halle. Il nous a donc fallu procéder par approximations et recoupements. Des photographies anciennes nous ont également été communiquées par l'Association de Sauvegarde du Patrimoine verrier. Il se trouve que la partie « ancienne » (celle aux trois travées de toiture) s'aperçoit sur une photographie de 1887, qui ne montre en revanche pas la grande halle. Les registres pourtant font bien état d'une « nouvelle halle » construite progressivement à partir de 1983.

Nicolas et son auxiliaire de vie Sébastien, ainsi qu'Eric et Laura, entreprirent l'étude du grand four encore en place dans la partie occidentale de la grande halle. Sa forme surbaissée, une sorte d'igloo de 5,25 mètres de diamètre, percé de 10 « ouvreaux » soit autant de postes de travail, ne représente que la partie visible de l'iceberg[3]. En sous-sol apparaît en effet la puissante maçonnerie carrée de son foyer, tout comme ces caves révèlent aussi les infrastructures spectaculaires – pour ceux qui savent les voir – des fours disparus. En pénétrant dans l'intérieur du four par ses ouvreaux, on accède à une sole vitrifiée toute parsemée de coulures et d'éclats de verre et qui entoure un puits central. Des concrétions vitrifiées incrustent les briques carbonisées formant la voûte. Des creusets, en partie éclatés, sont encore en position. Ces observations par essence archéologiques se révèlent irremplaçables par leur apport à la description du réel ; et même si les objets concernés viennent s'inscrire dans le XXe siècle, ce passé nous apparaît déjà un peu lointain.



Laura, Manon et Leslie s'attachèrent à comprendre les processus de fabrication. Dans la chaîne opératoire, le soufflage ou le pressage dans des moules représente une étape essentielle, que ces enquêtrices documentèrent en questionnant les connaisseurs de l'association, et en complétant ces informations d'une recherche bibliographique. Elles pénétrèrent dans les deux magasins « secrets », qui hébergent pour le premier quelques 500 moules en fonte, l'autre 350 moules faits de bois ; elles confrontèrent ces objets jusqu'à tenter d'en établir des typologies. Celles-ci font intervenir le type du moule en fonction de son adaptation aux différentes techniques de mise en forme, ou encore sa forme en rapport avec la typologie des produits. Certains objets de la collection de produits (v. plus loin) ont même pu être mis en phase avec les moules qui auraient pu servir à les façonner – une suggestion de présentation muséographique –.

[3] Ces fours étaient conçus pour fonctionner au charbon, avant d'être adaptés au mazout dans les années 1960.

Mathilde et Alizée s'isolèrent dans le « saint des saints » de la cristallerie, une sorte de chambre au trésor qui héberge les collections de prototypes. Elles en levèrent le plan, s'efforcèrent d'en comprendre la logique d'organisation, et estimèrent à 22000 le nombre de pièces hébergées en ce lieu – certaines accompagnées de leur gabarit en métal –. Elles relevèrent avec minutie les noms des différents services. Voici l'exemple de l'étagère A, côté A, 5ème rang : Beaufort, Charmes, Beaucaire, Chinon, Boucival, Colmar, Bolivie, Brésil, Gien, Genévrières, Gunsbach, Neuilly, Nemours, Nancy. Et ainsi plusieurs centaines d'appellations, jusqu'au service Mathilde. Elles tentèrent avec succès de confronter ces collections avec celles des catalogues de ventes (1873, 1911, 1930) retrouvés sur place ou aux archives départementales. Leur contribution vient étayer d'une manière convaincante la conception ouverte de l'archéologie industrielle, qui s'étend des matières premières au lieu de production dans son environnement mais englobe également les produits finis. Il est clair qu'une collection aussi prestigieuse est une rareté mondiale et que sa conservation à long terme nécessiterait une réflexion muséographique construite et approfondie. On peut cependant redouter qu'aucune mise en scène ne pourra rivaliser avec la saveur émotionnelle que dégage ce trésor dans sa livrée actuelle, lorsque vous franchissez le seuil de la porte grinçant lentement sur ses gonds.

Amandine, Laura et Alexandra élargirent le champ de l'investigation aux différents bâtis qui composent cette colonie industrielle, emblématique s'il en est. Et si l'enveloppe subsistante de l'usine ne remonte pas très loin dans le passé, une surprise réside dans la relative ancienneté des bâtiments qui l'accompagnent, et dans l'esthétique de leur physionomie. Certains émergent par leur empreinte patrimoniale plus affirmée, ainsi les chapelles primitives catholique (avec une salle d'école dès 1841) et protestante, la maison de l'administration, celle du directeur, les écuries, les fontaines monumentales, et surtout ces barres de maisons ouvrières avec leurs jardinets, qui figurent déjà sur le plan de 1853, des presque prototypes de cités ouvrières, pour le Grand Est ! L'église catholique de 1884 de plan basilical vous étonne par la voûte en berceau, toute en bois, de son vaisseau central.

Maïté et Anne-Carole complétèrent ces observations et situèrent l'ensemble des éléments du village verrier dans un référentiel espace-temps, pour aboutir à en comprendre l'évolution urbanistique, en rapport avec les axes de communications et d'approvisionnement en matières premières. Ce groupe d'étudiantes du master d'histoire s'attacha également à décrypter divers documents d'archives, sur place mais aussi dans le fonds des archives départementales à Saint-Avold, afin d'en savoir davantage sur l'évolution de l'entreprise et des sociétés, celle des constructions, celle des fabrications. On y apprend par exemple que l'entreprise avait un dépôt à Paris, Faubourg Poissonnière, et plus tard rue de Paradis, ou encore qu'elle s'approvisionnait en sable, dans les années 1880, dans les carrières de Champagne.

Lonnie et Léa recueillirent des témoignages, aidées pour les différents contacts par la présidente de l'association, Marie-Claire Christophe, et par Denis Wingert excellent connaisseur du site. Elles questionnèrent d'abord d'anciens ouvriers, Messieurs Haeckler, Heim et Raymond Haeckler, Monsieur et Madame Hecht, Gisèle Riedinger, Lucie Sins. Marie-Claire Christophe les entretient de la mémoire de son père qui fut directeur de la cristallerie de 1960 à 1972. Elles recueillirent également le témoignage d'un médecin, Monsieur Spiegel, et du restaurateur, Jean-Claude Nagle. De ces partages ressortent des souvenirs bons ou douloureux, mais aussi l'affirmation d'une grande solidarité au sein de la société verrière. Lonnie et Léa orientèrent aussi leur questionnement sur le positionnement des habitants par rapport à leur patrimoine. Sur vingt personnes interrogées, 14 se dirent favorables à une revalorisation du site, et l'argumentèrent. Une minorité considère le site comme inesthétique et pas exempt de dangers.

Conclusion. Placés bout à bout, les rapports des étudiants représentent une valeur ajoutée évidente à la connaissance d'une authentique colonie industrielle qui a marqué son temps, sa région et l'univers des productions du luxe. Il nous incombe à présent de retravailler ces matériaux, de les enrober d'un liant et d'accompagner cette démarche d'une mise en perspective, en vue de leur publication dans les *Cahiers Lorrains*, qui puisse aider à la prise de conscience patrimoniale d'un lieu hors du commun et dégager peut-être des pistes de réflexion et d'action. C'est aussi là le but du chercheur en archéologie industrielle.

La promotion au complet devant le grand four, en compagnie de la présidente Marie-Claire Christophe (quatrième à partir de la gauche). Au premier plan, notre regretté Nicolas.

Les impressions personnelles des étudiants font l'objet de développements à part. Elles fourmillent d'indications sur des vécus d'une très grande intensité. De toute évidence, cette formule d'opérer sur le terrain, sur un grand site, par équipes spécialisées, qui partagent à chaque étape leurs difficultés aussi bien que leurs avancées, représente une réelle aventure pour les étudiants appelés à expérimenter pour un temps la vie du chercheur, bien à l'opposé de leur apprentissage dans les salles de la Fonderie. Elle leur offre une immersion totale dans cette forme d'archéologie qui leur apparaissait si étrange au départ, mais en même temps une confrontation directe, un face à face avec le phénomène qui transforma le plus notre société occidentale : l'industrie.

« J'avoue qu'avant cette année, je ne pensais pas qu'il existait une discipline chargée d'étudier ce type d'endroits, porteurs d'un passé industriel. »

« Avant cette année, je n'avais pas conscience que la préservation d'une usine avait autant d'importance que celle d'un château. »

« Cette sortie m'a tout d'abord paru mystérieuse. »

« J'ai immédiatement trouvé l'endroit étrange et inquiétant... au fil des journées je l'ai trouvé peu à peu fascinant. »

« J'ai pu découvrir un ensemble industriel complexe et impressionnant dans son étendue. »

« La cristallerie, qui reste froide en hiver, n'était pas dans un premier temps un lieu des plus accueillants. »

« J'avais vraiment l'impression que les ouvriers venaient d'arrêter le travail… »

« Je me suis senti projetée dans une époque plus ancienne. »

« La totalité de la promotion s'est mise dans la peau du chercheur. »

« Nous aurions pu passer des heures dans ce four, pour prendre des mesures et pour observer chaque centimètre carré du sol qui offrait à nos yeux un spectacle éblouissant, une mer noire et brillante dont aucune vague ne se ressemble. »

« L'abondance du cristal, la poussière, le plancher et la porte qui grince me font penser à un grenier aux merveilles, une caverne d'Ali Baba. »

« Dans ce magasin sont entreposés des centaines de moules en fonte, dans des conditions insalubres : humidité, rouille, poussière, insectes. »

« La chapelle m'a éblouie… se nef voûtée en berceau fait de bois a été réellement une belle découverte. »

« Après avoir quitté cette salle, je n'avais qu'une hâte : retourner pour y travailler. »

« Les personnes que nous avons pu rencontrer ont été d'une gentillesse hors du commun, nous ont accueilli avec enthousiasme et ont été d'une générosité sans égal. »

« Le travail de recueillir les témoignages oraux était d'une richesse incroyable. »… « Les témoignages font revivre, l'espace d'un week-end, cette friche inanimée. »

« J'ai rencontré des personnes passionnante, très attachées à leurs histoires et désireuses de les partager. »

« C'était très excitant de travailler à plusieurs sur ce site industriel… »

« J'étais loin d'imaginer qu'un bâtiment puisse autant nous renseigner sur son passé quand on apprend à le regarder autrement. »

« Pouvoir formuler des hypothèses, manipuler les objets sont des actions particulièrement enrichissantes et stimulantes. »

« Nous étions là pour redonner âme et histoire à un bâtiment qui aujourd'hui se meurt. »

« La connaissance et la transmission d'un tel patrimoine permet au lieu de continuer à exister. »

« Nous avons pu solidifier les liens qui nous unissaient déjà, et parfois en, créer de nouveaux. »

« Je suis allée à ce week-end sans préjugés, juste avec de la curiosité et j'ai été bien récompensée. »

« Ces trois jours ont été pour moi trois jours de réel plaisir et de découverte concrète. »

« Ce week-end a été une expérience professionnelle et humaine unique et exceptionnelle. »

« Je suis revenue en cours avec l'impression d'être partie en vacances. »

Les conditions du séjour étaient on ne peut plus optimales, malgré un temps maussade. Une entente complice soudait la promotion, condition sine qua non pour la qualité du travail. Mais surtout, nous avons été accueillis par des personnes merveilleuses qui nous ont entourés de plein de gentillesses attentionnées. Que soient remerciées pour leur générosité la présidente Marie-Claire Christophe-Stenger qui n'a pas ménagé son temps, Caroline Roelens-Duchamp qui est à l'origine de notre détermination à étudier les beaux sites lorrains des industries du luxe et nous a accompagné tout au long de cette enquête, Denis et Martine Wingert qui nous ont accueillis chez eux pour un déjeuner mémorable, Luc Stenger qui a partagé à l'occasion d'une causerie « privée » ses vastes connaissances sur l'histoire de la cristallerie, mais aussi Annelise Haeckler du magasin de la cristallerie, toutes les personnes qui nous rendu visite (et en particulier Marie-Antoinette Christophe) tout au long de l'avancement de nos travaux, les personnes du village qui ont enrichi notre enquête par leur témoignage… Nous remercions de même la Communauté de Communes de la Vallée de la Bièvre à travers son Président, qui nous logés gratuitement au gîte d'Hommert. Nous remercions enfin Jean-Claude Kergoat, président du groupe « Les Jolies Céramiques », de sa bienveillance et de son autorisation à arpenter les moindres recoins de ses usines, tout comme de son offre de partenariat avec la dynamique universitaire. Nous nous souvenons aussi de Jean Favot, dernier directeur de la

cristallerie, disparu peu avant notre séjour ; il avait accueilli la délégation le 4 octobre précédent et se réjouissait de la perspective de nos travaux.

Le financement de l'opération : Communauté de Communes de la Vallée de la Bièvre, FSESJ Fonderie, budget « recherche » IUF de P. Fluck, FORCOPAR

Regrets. Nicolas Spizzo qui avait pris beaucoup de plaisir à ces journées nous a quittés le 28 février 2015, emporté par les complications de son handicap. Nous retenons de cet étudiant le souvenir d'un garçon qui aimait passionnément la vie.